

combinaisons sociales étaient alors aussi simples que justes; un intérêt mal entendu a tout gâté depuis. Il faut enfin abdiquer pour toujours les erreurs d'une inhumaine politique, et ressaisir les antiques maximes qui liaient les nations entre elles.

Ne nous refusons pas à la consolation d'espérer que ce système d'une bienveillance universelle pourra s'établir un jour; mais combien nous sommes éloignés d'une époque si heureuse! Une grande révolution s'opère dans le commerce. Les gouvernemens cherchent généralement à substituer leur propre industrie à l'industrie étrangère. Déjà la France et l'Angleterre, dont les étoffes étaient autrefois si recherchées, voient repousser les plus beaux, les meilleurs ouvrages sortis de leurs ateliers. Peut-on se flatter que ces deux peuples, qui sont aussi les principaux cultivateurs de l'archipel américain, en ouvriront les ports à ceux qui les réduisent pour ainsi dire à fermer leurs boutiques? Loin de se relâcher sur les rigueurs du monopole, n'en augmenteront-ils pas la sévérité, et ne seront-ils pas imités par celles des nations qui partagent avec eux cette riche partie de l'autre hémisphère?

xxx.
Avantages
des nations
qui
possèdent
les îles
de
l'Amérique.

Quoique malsaine, et dévorant le tiers ou le quart des Européens qui s'y établissent, cette région a été une source de population pour les états qui y ont jeté des colonies. A mesure qu'elles y ont poussé la culture, elles ont eu plus de

moyens de dépenser. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale des débouchés qui lui étaient inconnus. La masse des exportations ne pouvait augmenter sans une augmentation de travail. Avec les travaux, se sont multipliés les hommes, comme ils se multiplieront partout où ils trouveront plus de moyens pour subsister.

Ils ont été aussi plus heureux par ce qu'ont pu varier et pu étendre leurs commodités. Ils ont tiré de l'archipel des productions agréables, dont la consommation a ajouté à leurs jouissances; ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs de tous les climats. De cette manière, les empires que le hasard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées avaient rendus propriétaires de quelques-unes des Antilles, sont devenus le séjour des arts et de tous les agrémens qui sont une suite naturelle et nécessaire d'une grande abondance.

La force publique a été également accrue par les îles du Nouveau-Monde, et voici comment. L'or et l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou et du Brésil; ils n'appartiennent pas réellement aux Espagnols et aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entre eux des comptes qui, en dernier résultat, vont se solder à Lisbonne et à Cadix, qu'on peut regarder

comme des caisses communes et universelles. C'est là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce des nations. Celle qui est en équilibre de vente et d'achat avec les autres, retire son intérêt entier; celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que son intérêt, parce qu'elle en a cédé une partie pour s'acquitter avec la nation dont elle était débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne et le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux états possesseurs des meilleures des Antilles; ils voient grossir annuellement leur numéraire par la vente des riches productions qui leur viennent de ces fertiles contrées; et cette accumulation de trésors leur assure une prépondérance décidée dans le système politique. Mais dans quelles proportions les diverses nations ont-elles vu augmenter leur puissance par les possessions des îles de l'autre hémisphère? c'est ce qu'on développera dans les livres suivans.

LIVRE DOUZIÈME.

ÉTABLISSEMENS DES ESPAGNOLS, DES HOLLANDAIS ET DES DANOIS DANS LES ÎLES DE L'AMÉRIQUE.

J'ALLAIS dire que l'Espagne a la gloire d'avoir découvert le grand archipel de l'Amérique, et d'y avoir formé les premiers établissemens, lorsque j'ai été arrêté par la pensée que la découverte n'en pouvait être glorieuse aux Espagnols, si elle n'avait pas été avantageuse aux Antilles.

^{1.}
Définition
de la
vraie gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celles d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence,